

« Les Dangers d'incendie d'une charrette de foin qui traverse l'enfer »

Christian Guay

Numéro 74, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28182ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guay, C. (1995). Compte rendu de [« Les Dangers d'incendie d'une charrette de foin qui traverse l'enfer »]. *Jeu*, (74), 122–125.

réussite grâce au fait que la constante dimension poétique du spectacle est le support des liens entre les gestes, les objets, les déplacements et les séquences.

Dans ce type de théâtre/poème, la relation entre la scène et la salle et la rythmique du spectacle paraissent encore plus tributaires de la performance des acteurs qu'elles ne le sont d'habitude. Sur ce double plan, François Martel et Luc Bonin se tirent remarquablement d'affaire. Avec des attitudes et des regards qui rappellent par instant Buster Keaton, le premier a beaucoup de présence, joue juste et fait montre d'une voix souple et capable de nuances. Accompagnateur précis, dynamique, le second communique un amour évident pour la musique sans jamais devoir forcer la note. L'un et l'autre font preuve d'une réelle complicité et entretiennent à l'égard de ce qu'ils font une distance amusée, créant de la sorte un espace que le public peut partager avant de s'engager sur les chemins de l'univers poétique auquel il est convié.

Pierre Popovic

« Les Dangers d'incendie d'une charrette de foin qui traverse l'enfer »

Texte, mise en scène et scénographie : Stéphane Laporte.
Assistance à la mise en scène : Caroline Caza ; éclairages :
Lucie Bazzo et Nancy Longchamp ; son : Pierre Olivier.
Avec George Krump. Coproduction de Stéphane Laporte,
George Krump et du Théâtre la Chapelle, présentée au
Théâtre la Chapelle du 17 au 29 janvier 1995.

Sous le signe de la dérision

Que se passe-t-il quand un individu moyen, sans problème et sans histoire, prend brutalement conscience, au hasard d'une discussion entre amis, qu'on le perçoit « comme un petit *weirdo* qu'il faut traiter autrement parce qu'il n'a pas les mêmes bases de compréhension que la majorité » ? Cet individu qui s'est toujours identifié à une certaine moyenne, désarmé, se met à enquêter, tel un Œdipe moderne, sur son entourage et sur les motifs qui l'ont éloigné ainsi de la normalité. Son investigation, loin d'être tragique comme celle d'Œdipe, se passe plutôt sous le signe de la dérision, de l'humour et de la métaphore. Le texte, l'écriture scénique, le personnage (antihéros à souhait sorti tout droit d'un film de Woody Allen), le jeu sobre et ironique de George Krump, tout coïncidait pour construire (ou déconstruire) un univers dérisoire où rien ne devait être pris au sérieux ou au premier degré. Au contraire, cette première œuvre théâtrale de Stéphane Laporte est dense et bien structurée, et il faudra surveiller attentivement ses pro-

chaines créations. L'écriture scénique aussi nous a permis de constater une grande maîtrise des matériaux utilisés (projection de diapositives, vidéo, environnement sonore, éclairage). De plus, Laporte a su éviter les pièges de la redite avec ce thème fréquemment utilisé dans le théâtre québécois, le questionnement et la recherche de l'identité. Le spectacle, tout en abordant ces questions fondamentales, évite habilement de se prendre au sérieux. Bien que le personnage, victime de son aliénation, interroge cette inertie et cette tendance à la médiocrité qui parfois caractérisent, dans nos sociétés postmodernes, la peur du changement, il évite subtilement de tomber dans un moralisme ennuyeux. Finalement, quoiqu'il n'y ait qu'un seul personnage en scène, le spectacle parvient dramatiquement à créer la juste dose de conflits et de suspense pour nous tenir en haleine. L'anecdote est si bien ficelée que même les séquences plus poétiques ou plus métaphoriques ne restent pas hermétiques.

« Je me renseigne » sur le postmoderne

En portant un regard sur notre société individualiste contemporaine, le spectacle emprunte des caractéristiques que l'on peut qualifier de postmodernes, que ce soit dans ses thèmes (éléments autobiographiques évidents, questionnement de l'individualité et du Moi, le sujet posé en objet, le quotidien élevé au rang d'art) ou dans ses procédés dramaturgiques et esthétiques (la multidisciplinarité dans l'hétérogénéité des codes et des genres convoqués, le ton humoristique, l'intertextualité dans le recyclage de références culturelles et artistiques diverses, dénaturalisées et utilisées comme citations). Ce qu'il faut noter, cependant, c'est que ces procédés ne sont jamais gratuits ou fortuits ; ils viennent tous articuler différemment les thèmes principaux de l'œuvre, c'est-à-dire ceux

qui fondent une réflexion sur cette société hétéroclite et cosmopolite où il est de plus en plus difficile de s'y retrouver. Une société où l'individu arrive péniblement à saisir sa véritable identité devant toutes les possibilités qui s'offrent à lui.

Pour pénétrer dans cet univers si éclaté et en apparence si déconstruit, on a examiné les quatre objets que le personnage a récupérés chez sa mère, lieu du passé et du souvenir : un bulletin, la collection de livres « Je me renseigne », des vieux catalogues de magasins et une photo. Effectivement, ces objets tissent les différents réseaux de sens qui s'élaborent à l'intérieur du spectacle et les expliquent efficacement.

Le bulletin est le point de départ de la recherche du personnage, c'est la preuve qui établit avec certitude qu'il a déjà été un individu moyen. Littéralement, le bulletin est un rapport contenant les notes de travail et de conduite d'un élève ; il sert, dans une certaine mesure, à établir une distinction entre les individus pour les évaluer selon une échelle de valeurs arbitraire. À partir de là, le personnage tentera de trouver le moment où il a changé, où il est devenu marginal aux yeux des autres.

Le deuxième objet est la série de livres « Je me renseigne » qui, tout comme le bulletin, entretient un rapport privilégié avec le thème de l'éducation. Cette collection fait l'objet de plusieurs séquences dans le spectacle. Ces petits livres qui dressent un inventaire complet des valeurs stéréotypées de l'idéologie dominante composent un catalogue complet des bonnes actions, des bonnes pensées et des règles standards de bonne conduite. Si le bulletin renvoie au personnage l'image de ce qu'il était, cette collection lui montre comment il devrait être, comment il devrait penser. À un autre niveau, les séquences « Je me renseigne »

(amorçées par des projections de diapositives) proposent une critique ironique, voire sarcastique de la banalisation, de la normalisation et de l'aliénation qu'ont provoquées nos sociétés postmodernes, permissives et mass médiatisées.

La troisième série d'objets (les catalogues) fonctionne, comme les livres de la collection « Je me renseigne », sur un plan métaphorique. Ces deux éléments établissent, en un certain sens, un rapport avec l'identité (dis-moi ce que tu lis et ce que tu achètes, et je te dirai qui tu es). De plus, sémantiquement, cataloguer, c'est classer et évaluer de façon définitive (quelqu'un). En outre, les catalogues Sears sont à l'origine du fantasme sexuel du personnage (il se masturbait en regardant les filles en soutien-gorge). C'est ce fantasme, selon lui, qui serait à l'origine de sa déviance, puisqu'il correspond au moment où il s'est perçu différent des autres. Il fantasmat sur la possibilité de se retrouver à côté de ces filles en soutien-gorge. Actualisé à la fin, ce fantasme marquera bien une forme de

régression ou de stagnation du personnage.

La photo représente une situation, un moment figé de son enfance. Elle s'associe au bulletin à titre d'objet personnel, mais aussi au catalogue, qui inventorie plusieurs photos. On peut noter que certains de ces objets marquent l'action dramatique, la font évoluer. Le bulletin constitue le point de départ de la recherche ; le personnage tient les catalogues Sears responsables de sa déviance à cause de son fantasme ; la photo est interprétée comme un signe, qui sera le déclencheur de la dernière péripétie et bouclera l'intrigue en permettant au personnage de retourner voir la « fille-mannequin-de-catalogue ».

Si l'objet de sa recherche est de trouver à quel moment il est devenu marginal aux yeux des autres, l'objectif ultime du personnage est de redevenir un individu moyen, de se réintégrer dans cette norme où il est à l'aise et rassuré. À ce titre, il réussit à retrouver l'objet de sa quête, en

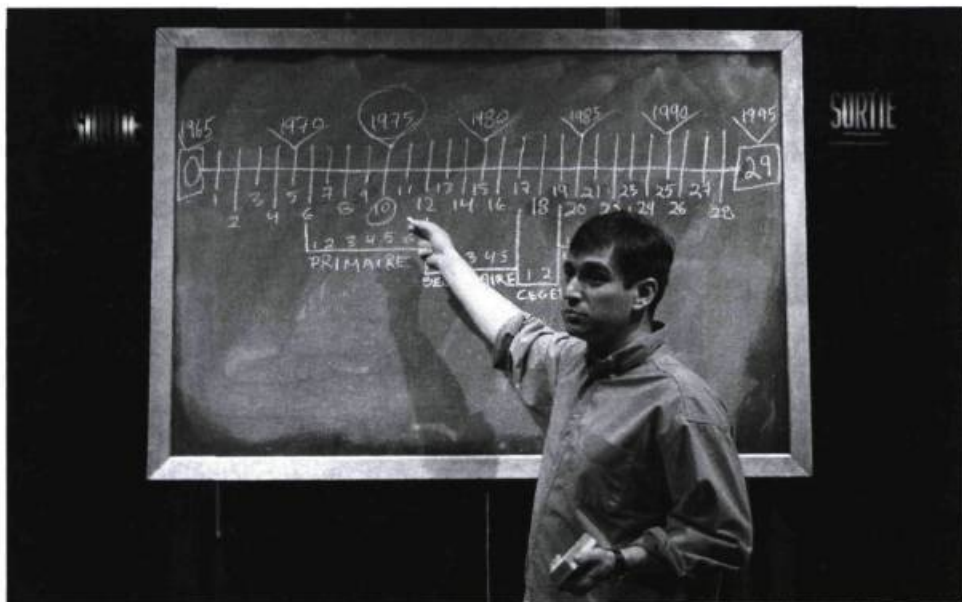


Photo : Stéphane Laporte.

devenant mannequin, lui aussi, pour les catalogues de Sears. Tout au long du spectacle, par contre, le personnage est tiraillé entre la volonté d'agir et la crainte du changement (regard ironique et cynique sur notre société emprisonnée dans son carcan et qui a peur d'évoluer). Il y a donc une articulation de thématiques autour du changement et du conservatisme, de l'évolution et de la régression, de la réflexion et de l'action, de la sécurité, du confort et des fondements établis opposés à l'instabilité, aux doutes et aux craintes liés aux changements et à l'évolution.

Le thème de l'action se retrouve par exemple dans le déménagement dont il est question à la première scène et qui s'oppose au sédentarisme de la mère habitant le même appartement depuis plusieurs années. Sur le plan scénique, la même opposition s'établit entre les diapos et la vidéo. Ainsi, la reconnaissance de la diversité et de l'individualité de ceux qui déambulent au « centre d'achats » Laurier contraste avec les photos figées des catalogues dans lesquels le personnage finit par se retrouver, littéralement, à la conclusion du récit. Ceci indique bien la dérision du propos ; à la fin, le personnage essaie de se convaincre qu'il est heureux et croit avoir enfin trouvé la solution pour apaiser ses angoisses, mais c'est quelqu'un d'autre qui lui a dit qu'il faisait partie de la majorité, tout comme un autre lui avait signifié sa différence. Il n'a pas su découvrir personnellement ce qu'il était réellement. Il n'a pas su se faire confiance et actualiser par lui-même son individuation.

La crainte du changement se manifeste par un autre thème largement récurrent dans le spectacle, celui de la métamorphose. De fait, dans une métamorphose, il y a toujours une perte de contrôle du sujet sur la transformation qui s'opère en lui (comme

c'est le cas dans le récit de Kafka, par exemple). Ici, ce thème est toujours traité de façon métaphorique, comme en témoigne l'anecdote de la laveuse qui se promène dans la maison de la voisine, ou les différents récits des insectes : la chenille qui devient papillon, l'insecte qui, pour muer et se débarrasser de sa vieille peau, doit se lancer dans une toile d'araignée, etc.

La figure mythologique de Narcisse est aussi au cœur du spectacle. Tout comme lui, le personnage finira par se noyer dans sa propre image, reflet photographique. L'intériorité évoquée par l'araignée menaçante au centre de sa toile est un excellent symbole de l'introversion et du narcissisme : l'absorption de l'être par son propre centre.

Ce spectacle avait la qualité de séduire à tout moment et à tous les niveaux (textuel, musical ou visuel), que ce soit par l'utilisation d'une caméra miniature à infrarouge, pour permettre au personnage d'examiner une maquette représentant l'intérieur d'un appartement, tout en racontant comment il croyait être sous observation quand il était jeune, ou par l'utilisation de thèmes de séries télévisées des années soixante et soixante-dix pour effectuer les liens entre les tableaux, ou encore par la citation d'une séquence du film *Jésus-Christ Superstar* en guise de commentaire sur les sectes. Il reste à espérer que Stéphane Laporte et George Krump ne tarderont pas trop à revenir à la charge.

Christian Guay